

Entrevue avec l'auteur d'un projet original : la photographie comme outil de réinsertion

Autor(en): **Hanhart, Cosette / Pittet, Christophe**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[91] (2003)**

Heft 1469

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-282491>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Entrevue avec l'auteur d'un projet original

La photographie comme outil de réinsertion

Travailleur social, Christophe Pittet a travaillé trois ans et demi à la prison pour femmes de la Tuilière à Lonay dans le canton de Vaud. Avec des détenues d'origine étrangère en voie d'expulsion, il a mis sur pied un atelier de photographie (voir encadré). Son livre, *De l'ombre à la lumière*¹, raconte cette expérience inédite. Rencontre.

PROPOS RECUEILLIS PAR COSETTE HANHART

Comment jugez-vous la façon dont la prison gère la réinsertion aujourd'hui ?

A mon avis, certaines prisons ont encore une attitude paternaliste. La réinsertion repose sur des conceptions qui datent de la fin du XIX^e siècle. C'est une logique sécuritaire et économique qui ne privilégie pas la valorisation de l'être humain ; la priorité est donnée à la productivité alors qu'il devrait s'agir de rendre les personnes plus autonomes, plus confiantes en leurs ressources personnelles et responsables de leur trajectoire.

Qu'est-ce qui rythme la vie quotidienne des détenues ?

En préventive, c'est-à-dire avant d'avoir été condamnées, les femmes ne sont pas obligées de travailler. Mais en cas de refus, jusqu'à il y a un an et demi, elles étaient enfermées dans leur chambre, sans électricité. Elles ne peuvent donc ni se faire un thé ni regarder la télévision. Lorsqu'elles exécutent leur peine, elles n'ont plus le choix. Pour l'autorité pénitentiaire, la réinsertion passe d'abord par le travail : cuisine, nettoyage, cartonnage et mailing pour le compte, notamment, d'entreprises privées comme Omega ou la Migros. L'organisation de la production est rigide, axée essentiellement sur la rentabilité et le profit. De plus, le salaire - au mérite - est déterminé par le chef d'atelier. Et le soir, les détenues continuent à plier des cartons, pour gagner plus d'argent. En fait, la prison reproduit une logique économique néo-libérale, dans laquelle ces femmes sont instrumentalisées. Toutefois, en soirée, elles ont la possibilité de faire du sport, d'emprunter des livres à la bibliothèque ou encore, de participer à une animation.

Qui sont les femmes qui ont participé à votre projet d'atelier de photographie ?

Elles font partie du tiers des détenues étrangères qui n'ont aucun lien avec la Suisse ; celles qui ont été arrêtées et condamnées ici, mais qui seront expulsées à la fin de leur peine. Dans leur pays d'origine, la sécurité sociale n'est pas très développée, et elles n'ont pas pu compter sur la solidarité privée d'amis ou de leur famille. De plus, dans ces pays, le rapport de domination homme/femme est fort. Pratiquement toutes sont mères de famille et c'est souvent la précarité qui les conduit à commettre un délit.

Quel est l'intérêt de cet atelier ?

Contrairement à la direction de la prison de La Tuilière qui juge le projet trop « intellectuel », je crois qu'au travers de la culture et de l'art, on peut toucher quelqu'un de manière bien plus intéressante que par le travail occupationnel. L'expérience que j'ai proposée s'intéresse au développement personnel et permet de travailler sur le rapport à soi et à l'autre. Elle agit comme une catharsis pour ces femmes qui ont subi un traumatisme : à la honte d'être incarcérées, s'ajoute celle de devoir mentir à leur famille restée au pays. Ces photographies leur ont permis de ne plus être seulement considérées sur le mode de la pitié. Elle leur permet une forme de reconnaissance sociale. En outre, au fil de la pratique, les détenues photographes ont pu, à travers quelques sorties accompagnées, se réapproprier le monde extérieur et être reconnues comme actrices de leur projet. ◊

¹ Christophe Pittet, *De l'ombre à la lumière: la photographie comme outil de création du lien social. Récit de quatre femmes en prison*, IES éditions, Genève, 2002.